

Démystifier les techniques de thanatologie

MARIE-LUCE PELLETIER-LEGROS
ml.pelletier@journalmetro.com

FORMATION. Le collège de Rosemont est le seul établissement d'enseignement au Québec à dispenser la formation en techniques de thanatologie. «Nous rece-

vons un peu plus de 100 demandes chaque année. Nous choisissons une quarantaine d'étudiants au total», explique la coordinatrice du programme, Sophie Boulet.

En plus de présenter un dossier académique fort,

l'étudiant devra aussi passer une entrevue de groupe dans laquelle ses aptitudes individuelles seront prises en compte.

«Nous évaluons si la personne a de l'entregent, si elle est capable d'affirmer ses opinions, si elle est chaleureuse, par exemple», explique M^{me} Boulet.

À plein temps

Le programme de techniques de thanatologie s'échelonne sur trois années qui sont très bien remplies. Les étudiants qui ont déjà fait leurs cours collégiaux généraux sont souvent avantagés, car les semaines comptent de 35 à 40 heures de cours. Et ce, sans compter, l'étude et les travaux à faire, bien sûr!

Durant la première année, les étudiants passent beaucoup de temps à apprendre la théorie et suivent nombre de cours de sciences comme la chimie, la biologie et la physique. Ils assistent aussi pour la première fois, pour la plupart, à un embaumement, étape que Sophie Boulet ne voit pas nécessairement comme un test. «Ça s'apprivoise, la mort. Il y en a qui trippent dès le début et d'autres à qui ça prend un peu plus de temps.»

La deuxième année est plus pratique. «C'est l'année la plus intéressante, mais aussi la plus difficile, indique M^{me} Boulet. Les étudiants commencent alors leurs cours en laboratoire, où ils apprennent les techniques de soins de



Le thanatologue est plus qu'un embaumeur : certains sont conseillers auprès des familles, d'autres s'occupent du transport ou travaillent dans des laboratoires.

Stéréotypes en voie de disparition

«Les maisons funéraires sont avides. Les croque-morts ne veulent que notre argent. Ils sont pires que des vendeurs de voitures. Ce sont tous des gothiques...» Etc. Alexandre Côté, étudiant en thanatologie, était quand même conscient des stéréotypes qui pesaient et qui pèsent encore sur cette profession quand il l'a choisie.

«L'autre jour, je suis allé cueillir un corps à l'aéroport, et la dame qui m'a reçu s'étonnait presque que je n'aie pas l'air bête et sans émotion... Mais les vieilles mentalités tendent à changer. Chacun doit faire son petit bout pour redorer le blason de la profession.»

conservation.»

Les étudiants en thanatologie passent leur troisième et dernière année de formation à faire des stages, un en automne et un en hiver. Ils font tous un stage en tha-

natopraxie et un autre en tant que conseiller aux familles endeuillées.

Les étudiants peuvent compter sur le soutien et l'expertise de leurs professeurs pendant leur forma-

90 %

Le taux de placement des étudiants en thanatologie excède les 90 %. De 80 à 90 % des futurs embaumeurs sont des filles.

tion, puisque ceux-ci ont œuvré ou œuvrent toujours dans le domaine funéraire. «En plus de notre travail de prof, on a tous gardé un pied dans le milieu. C'est ce qui alimente notre crédibilité, insiste Sophie Boulet. Les étudiants ne peuvent pas dire qu'on est déconnectés!»

www.crosemont.qc.ca

Alexandre Côté, 22 ans, étudiant en thanatologie

Le jeune homme et la mort

MARIE-LUCE PELLETIER-LEGROS
ml.pelletier@journalmetro.com

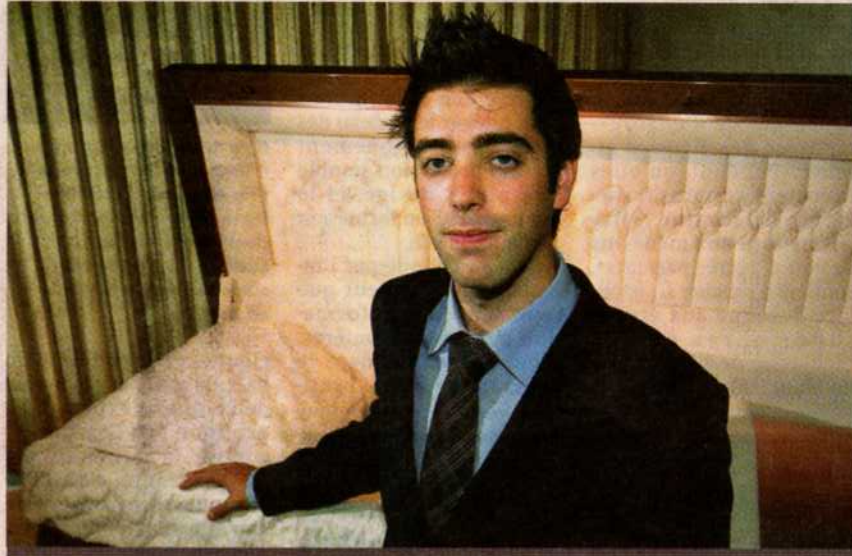
PORTRAIT. Oubliez l'image du croque-mort blafard et avide. Alexandre Côté, 22 ans, inscrit au programme de thanatologie du collège de Rosemont, ne cadre pas du tout avec ce stéréotype tenace. Élégant dans son complet-cravate marine, il affiche un grand sourire empreint de dynamisme.

«La plupart de mes collègues thanatologues sont de bons vivants, ils aiment bien manger, bien boire, faire la fête. Mais on n'a pas le choix : quand on côtoie la mort tous les jours, on essaie de profiter de la vie!» avance le jeune homme.

Un choix scientifique

Originaire de Sept-Îles, Alexandre Côté n'a ni père ni grand-père dans l'industrie funéraire. Un autre mythe qui a la vie dure, selon lui. «Sur les 40 personnes de ma promotion, seulement deux ou trois avait de la famille qui œuvrait dans ce domaine-là.»

En outre, il n'avait jamais vu la mort de près lorsqu'il a décidé de s'inscrire en thanatologie, après avoir fait un détour par les sciences pures. «La science, l'anatomie, le corps humain, ça m'avait toujours intéressé. Je voulais faire ma médecine. Mais après une année de sciences pures, je me suis rendu compte que je n'aurais pas les notes nécessaires pour être choisi médecine. Je me suis donc tourné vers la thanatologie, qui touche beaucoup des mêmes domaines», confie-t-il.



«C'est un peu marginal comme profession, ce n'est pas un truc que tout le monde fait, mais mes parents sont à 100 % derrière moi, parce que je fais ce que j'aime.»

Alexandre Côté

Puis, le 8 août, quelques jours avant la rentrée, deux de ses amis trouvent la mort dans un accident de voiture. Malgré sa peine, Alexandre comprend alors qu'il veut vraiment devenir thanatologue. «Je me suis dit : "C'est vraiment ça que je veux faire. Je veux laisser aux gens une belle dernière image de ceux qu'ils aiment."»

Alors que plusieurs sont dégoûtés par le simple mot «embaumement», c'est plutôt une passion pour Alexandre Côté. «Pendant la technique, on a des cours de morphologie, de coiffure, de maquillage, de dessin, etc. On doit être capables de respecter les traits de la personne pour que les gens qui

l'ont connue la reconnaissent. Ça prend beaucoup de dextérité et un bon sens artistique pour faire ce travail. Et ça rejoint aussi le côté anatomie et sciences qui me passionne. Il faut savoir que telle solution va donner tel effet sur une personne qui est morte de telle maladie, par exemple», explique-t-il tout d'une traite.

Pas qu'un embaumeur

Mais le thanatologue n'est pas qu'un embaumeur, souligne M. Côté. Certains sont conseillers auprès des familles, d'autres s'occupent du transport ou travaillent dans des laboratoires.

«Ce n'est jamais pareil. Par exemple, dans une

monde où règne la mort.

«C'est sûr qu'on voit et qu'on vit des trucs pas faciles, mais on doit être capables de faire une coupure entre notre travail et nos émotions. Sinon, c'est facile de faire une dépression ou quelque chose

du genre. Comme on travaille en équipe, il y a toujours quelqu'un à qui on peut parler et, dans plusieurs maisons funéraires, il y a des ressources psychologiques à notre disposition pour nous soutenir.»